



REVUE DE PRESSE



MARCIA

Samedi 25 juillet 2026 / 21:00 h

Théâtre de Verdure

MARCIA



BIOGRAPHIE MLOG

Marcia

Une artiste entre rêve et résilience

Marcia réécrit une histoire qui est la sienne et fait valser les couleurs des émotions à travers 9 chansons réunies dans un EP intitulé MLOG. Un écrin de pop rêveuse et d'électro nerveuse où les sons s'entrechassent par leurs chocs mutuels. L'envie de danser se joint à celle de célébrer la vie, en déclinant les mauvais souvenirs au passé.

MLOG révèle une interprète, autrice-compositrice pleine de verve et une jeune femme solaire et ahurissante de force dans l'adversité. Capable de tisser un trait d'union entre les accidents de la vie et son sens de l'humour réjouissant, au fil de ses textes autobiographiques Marcia dresse un éloge à l'amour, à l'autodérision et à la résilience, comme des points d'orgue qui ne la quittent jamais.

Une leçon d'humanité.

La création comme thérapie

"Ce n'est pas moi qui compose de la musique, c'est la musique qui me compose" Marcia. Depuis deux ans déjà, la chanteuse, autrice et compositrice*** faisait le tour des petites scènes de l'Hexagone en utilisant le live comme laboratoire de création et forme de thérapie. Elle enregistre en sortant de balances le premier titre de MLOG Plus jamais bleu (ou les ressentiments d'une idéaliste privilégiée en dep), morceau au titre éloquent. Les paroles restituent le portrait d'une jeune femme consciente de ses privilèges, s'autorisant pour la première fois à lâcher prise. Bien que son spleen soit justifié, Marcia n'a aucune intention de plonger dans le syndrome de Calimero et choisit d'accompagner son récit du sens aigu de l'autodérision qui la caractérise. Dès les premières notes de piano de Plus jamais bleu, la voix pose le décor : suraigüe, elle semble jaillir des cordes vocales d'un enfant. Un clown triste qui pleurniche en chantonnant : « Sur la tête de ma mère que j'y crois à l'enfer, mais il est pas tout en bas, il est juste là (...) Sur la tête de mon père, de mes sœurs, de mes frères, qu'on est tous des petits dieux.» En fond de toile, un chœur de voix enfantines stridentes, plongées dans une atmosphère imagée, évoquent une vidéo culte de la plasticienne Pipilotti Rist, intitulée Ever is Over All. Dans celle-ci, les photogrammes montrent une jeune femme se baladant dans la rue avec un marteau qu'elle fracasse contre les vitres des voitures garées le long du trottoir, tout en souriant dans sa robe printanière. L'ensemble est traversé d'un mélange de puissance et de fragilité, de surréalisme et de drôlerie, que l'on retrouve dans tout l'univers de Marcia et le long des titres du projet.

Entre onirisme et réalité

Découlées et empreintes d'onirisme, les chansons de MLOG semblent plongées dans une bulle atemporelle : un rêve, une vague de souvenirs jaillissant de l'inconscient. Au fil de 9 morceaux, pour nous restituer son histoire, la chanteuse nous

entraîne dans un couloir de miroirs déformants, saisissants et dystopiques comme un conte d'Edgar Allan Poe. Ballade orchestrale contenue dans cet EP, Le Domaine des fêlés (ou les mémoires post-traumatiques d'une rescapée de violences intra-familiales parmi trop d'autres) résonne comme un aveu restituant le tableau musical glaçant d'une enfant, puis d'une adolescente, contrainte à vivre dans l'âge adulte et dans une réalité proche de l'inconcevable.

Le Domaine des fêlés est une suite d'images éloquentes, lancées en rafale, comme des Action paintings de Niki de Saint-Phalle : "Maman m'appelle au secours, mon sang ne fait qu'un tour, non pas ce soir". Le texte en liberté, qui donne les frissons, est porté par un chant monocorde, cadencé comme une cruelle routine. Loin de se résumer à ce récit, pourtant essentiel, les titres de MLOG racontent l'histoire d'une jeune femme à la vie intense et pleine de rebondissements, toujours portée par la musique.

L'art comme refuge

Aux yeux de Marcia, la création et l'art représentent depuis toujours un refuge. La pochette de MLOG résume la capacité de Marcia à savoir se dessiner une place au fil d'équilibres instables. Le visuel la met en scène en pôle dance dans une rame de métro parisien, telle une danseuse traçant sa propre chorégraphie dans le paysage urbain.

Un travail collectif et des morceaux singuliers

Marcia a travaillé pendant trois ans sur ce nouveau projet. Accompagnée de MKL, beatmaker et producteur français qui a collaboré avec plusieurs rappeurs de renoms (Dadju, Nino), elle a co-arrangé les 9 morceaux de cet EP, où chaque titre est accompagné d'un surtitre. Traversé d'une énergie endiablée et d'ornementations vocales, d'effets de reverbe et d'arrangements ultra-contemporains propres au rap, Sans étoiles (j'ai déjà eu plus mal) décrit une peine de cœur, de celles qui laissent croire qu'on ne pourra pas lui survivre. A la fois crue et solaire, pop et punk, À balles réelles (j'ai visé ta tête dans ma tête) décrit ce moment où l'on revoit la scène au ralenti, et que l'on s'imagine donner des répliques mordantes et exceller dans l'art de la répartie. Le chœur y prend une place souveraine, alors qu'une petite voix pleine d'intuition chante : « Qu'est-ce que je suis bête ».

Célébrer le féminin

Improvisation piano-voix sans filet, révélant l'étendue de la voix de Marcia, Jalouse (Fan girl gone bad) révèle une interprète en admiration malade. Auto-ironique jusqu'à la moelle, Jalouse est une parodie d'un regard d'envie qui se projette dans un miroir déformant. "Tout est carré dedans Paris (...) y a que les filles qui sont jolies (...) les rats sont toujours de sortie... ça pue le citadin", chante Marcia sur Paris vie (ou l'itinéraire d'une provinciale dans le parisarcasme), une comptine électro toute en up-tempo qu'on pourrait chantonner en dansant dans la rue, les écouteurs vissés dans les oreilles. L'écriture a permis à cette artiste, qui adore la nature, de faire la paix avec Paris, une ville qu'elle a longtemps détestée.

Déterminée à briser les tabous et le silence sur les non-dits, Marcia tisse une ode au féminin, à travers Règles jour 2 (nb : j'ai mal aux boobies). Accompagnée d'arrangements de cordes orchestrales, la chanson avance comme un poème lyrique baroque transposé dans une esthétique contemporaine. Le texte évoque la sensation d'exil et de vertige vécue par une femme durant son cycle, sans épargner aucun détail de sa complexité. Entre hyper-réalité et parodie, Marcia restitue une image de la femme sacralisée et incite à la célébrer. Également dédiée à la gloire du féminin, Athena (il a dit eLLe vEuT eLLe Veut) met en scène la figure d'une guerrière qui fait face au harcèlement de rue. Telle une super-héroïne du bitume, son Athena esquive et affronte l'ennemi en le réduisant à une parodie sanglante chargée de ridicule. Posé sur des nappes de rythmes dansants et déchainés, Athena retentit comme une potion de force.

Une quête sans fin, entre création et introspection

Armée de patience, Marcia a reconstitué les pièces d'un puzzle à travers les 9 titres de cet EP. Son écriture est automatique, mais rien n'est arrivé par hasard. Tout conflue au fil d'un travail d'élaboration auquel elle s'adonne depuis bien des années. « Il est des origines, des naissances, des aubes, et des aurores, mais il n'est jamais de retour, jamais d'arrivée. Il n'est pas de mort. Tout n'est que prélude. » comme elle l'écrit dans le texte de l'un de ses carnets.

Marcia Higelin : « Je pense qu'on est une famille d'improvisateurs »



Higelin... Comme Arthur, son papa, et Jacques, son grand-père. A son tour, Marcia se lance dans le grand bain. Une évidente nécessité. Son premier EP fraîchement débarqué démontre en 5 titres que la jeune femme a trouvé une vraie personnalité. Rencontre avec l'artiste.

Petite fille de Jacques Higelin, fille d'Arthur H : la musique est une évidence ?

Marcia Higelin : Oui, c'est une évidence. Mais pas intellectuellement parlant, pas en termes de carrière, davantage comme un langage. C'est l'entité d'un quotidien. L'évidence, c'est que la musique est présente dans l'expression. La composition vient ensuite. Je pense qu'on est une famille d'improvisateurs. Pour avoir connu mon grand-père, c'est sûr. Mon père aussi.

Avec ce premier EP, votre carrière démarre ?

M.H. : Oui. J'ai décidé de poursuivre la musique juste après le lycée. J'avais un groupe jusqu'en terminale. Après le bac, je me suis retrouvée un peu seule. Mais j'ai continué à composer, à écrire et à chanter. Je passais des heures sur mon piano. C'est là que je me suis dit que je ne pouvais pas arrêter. J'ai pourtant tenté les études. J'avais très envie d'apprendre l'Arabe. Je me suis inscrite, je suis allée à la réunion de pré rentrée et je n'y suis jamais retournée. Ensuite, comme tous les jeunes, j'ai multiplié les jobs. Ça a été une excuse pour arrêter les études. J'ai bien retenté un cursus d'anthropologie et de sociologie, très intéressant par ailleurs, mais... Je suis retournée vivre à Nice. Je ne me voyais pas prof de langue, ni sociologue, ni anthropologue. En fait la musique est venue naturellement. Je me suis retrouvée avec beaucoup de chansons, des projets de concepts, etc.

Vous êtes autrice – compositrice ?

M.H. : Oui. Je compose sur le piano, parfois à la guitare. Après, je ne suis ni pianiste, ni guitariste. C'est inconfortable pour moi de jouer mes chansons toute seule sur scène. Je n'ai pas cette dextérité. En revanche, je joue suffisamment pour composer. Une fois la structure bien en place, je vais voir un pianiste avec qui je parle le même langage et lui développe le jeu.

Sur scène, vous chantez uniquement ?

M.H. : Oui. Avant je m'accompagnais au piano. Très vite, je me suis rendu compte que j'étais moins libre. Désormais, vocalement, je suis beaucoup plus tranquille.

Le regard de la famille est important ?

M.H. : Mon grand-père n'a jamais eu l'occasion d'écouter mes chansons. Quand, je chantais, il était



content, ça lui faisait plaisir. Mais on n'a pas eu l'occasion d'échanger plus que ça. A l'époque j'habitais le sud de la France. On se voyait aux grandes occasions familiales. Pas plus. En plus, à cette époque, j'étais avec mon groupe. C'était très adolescent. Mon père en revanche est très concerné. Il est très curieux, bienveillant. Il me donne des conseils... C'est à la fois le regard d'un père et d'un musicien. Un jour, il m'a dit : « Tu

as besoin d'être enregistrée ? Viens ! » Il avait une résidence à la Maison de la Poésie et il a enregistré mes premières démos. C'était chouette. Il a joué l'ingé son pour moi. Un beau moment.

Votre sœur fait aussi de la musique ?

M.H. : Oui, elle rap sous le nom de Liouba. Elle a 23 ans. Ça veut dire « amour » en russe. C'est son deuxième prénom. On a une ascendance russe du côté de ma mère.

En rapport, elle davantage en phase avec sa génération !

M.H. : Elle chante aussi... Ce que font les artistes aujourd'hui est souvent assez hybride. Ce que j'écris pour les prochaines productions confirme ça.

Chanter en français était évident ?

M.H. : Non pas du tout. Je ne voulais pas chanter en français. Comme beaucoup de chanteurs aujourd'hui, je suis passée par la case anglais. Au sein du groupe et après aussi. Ado, mes influences venaient de la pop américaine. L'autre raison, c'est qu'en termes de sonorité l'anglais propose un panel de choses que le français ne permet pas. L'anglais est très rond comme langue, elle permet de s'amuser avec sa voix. C'est de la pop. En français, on est rapidement catalogué R'n'B. On est moins libre.

L'anglais permet aussi de moins se dévoiler ?

M.H. : Exactement. Émotionnellement, c'est beaucoup plus libre. Même si je parle bien anglais, ce n'est pas ma langue maternelle. Les mots sortent. Je peux mettre ce que je veux dans chaque syllabe. Dans le français, chaque mot a un poids plus intense. Du coup, je travaille le son avec un peu moins de

liberté. Le français est plus riche, mais plus cadré.

Votre album navigue entre pop, R'n'B et chanson française. La faute à la langue utilisée ?

M.H. : Je me rends compte combien il est difficile de parler de son propre travail. Notre regard n'est pas objectif, jusqu'à finir par nous échapper. Je n'entends pas du R'n'B. Pour moi, c'est de la chanson française parce que ce sont des chansons et qu'elles sont en français. Le côté pop, je peux l'entendre facilement à certains endroits : le refrain de « Prince de Saba » par exemple. Au contraire, « Larme de crocodile », n'est pas du tout pop. Après, il y a tellement de genres et de sous genres musicaux... C'est très abstrait.



Où ont été faits les arrangements ?

M.H. : Je l'ai enregistré seule sur un clavier Midi de l'ordi. Ensuite, pour le violon, un ami violoniste est venu poser ses notes.

L'EP a été écrit sur quelle période ?

M.H. : Ça a été assez long. Avec des phases où je réenregistrais le morceau 1000 fois. Pour « Prince de Saba » a été écrit sur 4 ans. Les deux couplets ont été écrits il y a 5 ans, le refrain il y a 2 ans et le pont il y a 3 mois. Les choses construites, déconstruites et reconstruites à plusieurs reprises.

Ce long temps a fait évoluer les morceaux ?

M.H. : Énormément. Le refrain de « Prince de Saba » a été le premier morceau que j'ai écrit et le dernier que j'ai enregistré. Pour le refrain, l'idée ne venait pas. Je me suis mise à improviser quelque chose pour voir où ça me menait. J'écoute mon premier couplet et attaque le refrain qui attendait ses paroles. Comme j'en n'en avais pas je chante « bla bla bla bla... » Et là je me suis dit, c'est ça ! C'est carrément le sujet, de paroles en l'air. Du coup, j'ai reconstruit la chanson.

Pourquoi « Prince de plomb » comme nom d'album ?

M.H. : Il y avait un titre qui ne figure plus dans l'EP qui s'appelait « Flèche de plomb ». De l'autre côté, « Prince de Saba ». Voilà. Et ça me fait penser aux soldats de plomb. A l'enfance, aux guerriers...



Il y a une vraie opposition entre le nom de l'album très pensant « Prince de plomb » et une mer remuante.

M.H. : Moi, je vois deux sens. Un collègue m'a dit : « T'es en train de faire un câlin à un caillou, quand même ! ». C'est vrai. D'où l'expression, un cœur de pierre. Après, il y a le fait d'être presque à nue, qui veut dire certaines choses. La mer, qui se voit surtout au verso, est agitée, lumineuse et aussi puissante. Il y a l'ébullition que j'ai ressentie quand j'ai écrit l'EP. La mer, c'est cette puissance qui t'accompagne et que tu as à l'intérieur de toi.

Vous affirmez : « Cet EP est le fruit d'une expérience vécue. Je voulais sceller ça en chanson. Pour relativiser. Me libérer. » C'est ce que vous faites sur scène ?

M.H. : Ça pourrait, mais non. Ce processus de libération est un long processus. Je serais libérée quand je ne pourrais plus les entendre ces chansons ! (rire). J'ai aussi réussi à briser la frontière qui existe entre l'interprétation et l'émotion. Sur scène, je ressens à fond mes chansons sans souffrir. Au contraire, je suis contente de sortir de cette histoire avec quelque chose. Ce ne sont pas des cicatrices, ni des traces, ce sont des fleurs. Car, il y a eu une vraie souffrance, celle de la déception amoureuse. Je ne suis pas maso, mais j'aime bien ces cicatrices.

Il faut s'attendre à une nouvelle souffrance pour le prochain album ?

M.H. : Non pas du tout ! Ce ne serait pas vivable. Certains artistes ont besoin de ça, moi non. J'écris déjà pour mon futur album. Un vrai album, pas un EP. J'ai 3 ou 4 titres finis. Sur scène j'en joue certains : les 5 titres de l'EP ne suffisent pas.

Pas de reprises ?

M.H. : Pas pour l'instant, mais j'y pense. Notamment, une de Jacques, pas très connue, que je trouve trop belle et qui est sur son premier album : « j'aurais bien voulu ». Je la trouve incroyable. (Marcia se mets à la chanter)

Sur scène, l'improvisation est aussi un héritage ?

M.H. : Je suis en train de caller le spectacle. Mais, c'est toujours très important, même pour les musiciens qui m'entourent d'avoir des petits moments de liberté. Et quand je sens qu'on s'éclate, je me retourne et je dis « On continue ! » ? Ça arrive souvent. Pour mon grand-père c'était une grande signature. Mon père aussi peut faire durer des morceaux 12 minutes. C'est un plaisir.

MARCIA HIGELIN



J'ai bien compris l'exercice demandé initialement et ai conscience de m'être peut-être un peu dérobée à son énoncé...

Ce n'est pas en tant qu'artiste que je me suis engagée, un jour, envers une cause ou une philosophie. Ce n'est ni même en tant qu'être humain que je me suis un jour subitement levé contre telle idée ou pour tel idéal. C'est à ma naissance que je me suis retrouvée propulsée dans cet engagement à vie, envers la vie. Je suis en vie, je suis en forme, je suis en chair et je suis en os, je suis en espoir et en pouvoir, puisque mes gestes m'appartiennent et que des conséquences en découlent.

Je suis en devoir. Je peux, donc je dois, m'indigner, je peux donc je dois m'investir, je

peux donc je dois tenter de penser, panser ce monde qui m'entoure et me nourrit afin de lui rendre la plus exquise des silhouettes et le plus savoureux des goûts. Je peux, donc je dois.

La responsabilité m'est automatiquement administrée de par mon existence, et mes privilèges. (Privilèges dont je suis d'ailleurs à jamais l'indignée et l'indigne bénéficiaire.)

Et il n'est guère à mon sens de plus absolu blasphème, de plus grand affront, de plus vulgaire injure, de plus violent outrage, de plus absurde offense et de plus terrible erreur que d'ignorer la valeur de l'Être.

Qu'il soit solide, liquide ou gazeux, qu'il ait des pieds, des ailes, des pattes ou des racines, qu'il soit perçu comme un individu ou comme un ensemble de particules, qu'il soit gouttes, vagues ou soleils, l'Être est au-delà de la création du Tout Puissant : il est sa manifestation première. L'existence est par essence, divine.

L'espèce humaine est la seule espèce sur laquelle reposerait l'entière responsabilité de son évolution ou de sa disparition. Elle est la seule actuellement dont l'existence non seulement ne sert pas son environnement mais le détruit carrément : voici à mes yeux la démonstration parfaite de son aliénation. Comment Dieu (ou la Vie) pourrait-il orchestrer son propre suicide ? Tout cela en s'égosillant à chanter sa propre gloire...

On m'a souvent, plus jeune, rabâché les mots "idéaliste", "utopique", ou encore "naïf", qui sonnent encore parfois comme des insultes. Mais qui n'est pas idéaliste ? Qui n'est pas à la poursuite d'un idéal ? Qui ne fonctionne pas à l'espoir ? Citez-moi une personne au monde, un seul individu sain d'esprit

qui n'espère pas, qui ne souhaite rien, qui jamais n'a projeté. Celui-là qui n'est pas idéaliste est soit fou, soit mort.

Cependant, il me semble vrai que le fatalisme, comme un mirage, semble nous manipuler et l'air de rien, nous condamner. « Ah oui, c'est triste, mais c'est comme ça. », dit-on. Oui c'est triste, mais non, ce n'est pas comme ça. Ce n'est pas une fatalité si le monsieur n'a pas de toit, rien ne relève de la fatalité ou de l'immuable si les femmes n'ont pas droit au même traitement que les hommes, si les banques pillent, si les bombes s'écrasent, si le racisme sévit. Cela ne relève pas de la fatalité si les personnages politiques, corrompus jusqu'au sang, nous mentent pour servir le règne de l'argent, cela ne relève pas de la fatalité si l'industriel pollue et nous tue un à un, si c'est un enfant qui a conçu tes vêtements, pour l'équivalent de rien. Ça, n'est pas une fatalité. Le changement est possible. L'écologie ou l'Humanisme ne devraient pas être perçus comme des mouvements alternatifs, ou des courants de pensées, quand il s'agit en fait des uniques options que l'on ait à ce jour pour une évolution durable. Ou pour survivre, simplement.

“On ne peut pas changer le monde” dit-on... Mais le monde change tous les jours ! C'est à nous, qui participons à chaque seconde à ce même changement, d'orienter notre pouvoir pour enfin orienter le changement avec conscience. Être est un enjeu politique. Puisqu'il ne reste de nos existences que leurs conséquences. Puisque de par celles-ci, nous sommes tous immortels. Il n'est pas un geste sans incidence, la neutralité alors n'existe pas, la neutralité c'est la mort, le zéro, le rien, le néant, l'absolu chaos... Puisque toute existence a une conséquence, alors tout humain serait un activiste qui s'ignore... Nous sommes des actionnaires qui nous ignorons. Chaque geste, chaque parole, chaque choix est un investissement dans un système qui devient alors le nôtre. Et à mon sens, celui-ci, le capitalisme dans lequel nous nous noyons, n'est simplement pas viable. Il s'agit à mes yeux de la plus fabuleuse des arnaques que notre espèce n'ait jamais connues. Mais il me semble également indéniable que si nous sommes 7 milliards, alors il est 7 milliards de vérités. Et que je ne suis personne, au même titre que vous, au même titre que toi, pour affirmer une raison, ou un tort.

La bonne nouvelle, c'est qu'il est à mon cœur des départs, des commencements, qu'il est des essarts, des lancements, des décollages, des envols, qu'il est des naissances, des prémices et des avortements, qu'il est des débuts et qu'il est même des continuités, qu'il est bien des chemins, bien des voies, bien des exils, mais qu'il n'est jamais de retours, jamais d'arrivée. Tout n'est que prélude.

MARCIA HIGELIN

Marcia Higelin, une voix venue du chœur

Musique À 27 ans, l'autrice, compositrice et interprète s'apprête à publier *Prince de plomb*, un premier disque aux influences variées très prometteur.

Publié le 29 avril 2022 - Ingrid Pohnu



Marcia Higelin

BILAL MOUSSA

Elle a failli s'appeler Georgia, comme la chanson de Ray Charles. « *Finalement, mes parents (la bassiste Alexandra Mikhalkova et le chanteur Arthur H – NDLR) se sont dit qu'avec le nom Higelin, ça faisait trop de "g". Et quand ils ont prononcé "Marcia" au-dessus de mon berceau, il paraît que j'ai bronché !* » s'amuse l'artiste dont le prénom se réfère à Marcia Griffiths, choriste de Bob Marley, et à Marcia Moretto, danseuse argentine immortalisée par les Rita Mitsouko dans le tube *Marcia Baila*.

Biberonnée à la musique tous azimuts, du blues au fado en passant par le jazz vocal, la petite-fille de Jacques Higelin a pris son temps avant de sortir ce premier disque qui mêle toutes ses influences. Avec sa pluie de violons, l'ouverture musicale *Lamentations spectrales*, sonne comme le début d'une

épopée. « *Pour moi, cet EP est une odyssée, acquiesce la musicienne. Je l'ai fait dans ma chambre en composant au piano et un peu à la guitare.* »

En six morceaux, elle exorcise une rupture amoureuse particulièrement douloureuse. Et crève l'abcès dans le remuant *Prince de Saba* (« *Une épine furieuse/Me pique le cœur/Me pique les doigts/Larme de*

*douceur/Puis un moment de froid/Illusion vilaine/Ô je suis bien tombée »). Dans *Dragon, tigre ou loup* et dans *Mauvais Sort*, elle évoque la dépendance affective. « *On est trop conditionnés pour ne pas fantasmer sur l'autre, du coup on se fait des films. Et tout ça, c'est du désespoir, commente-t-elle, et je crois qu'on est nombreux à avoir vécu ces moments d'illusions. Aujourd'hui, j'en suis sortie.* » Et de se souvenir qu'elle a tiré et enregistré son premier morceau dans le home-studio parisien de son père : « *J'avais 12 ans et j'écrivais déjà des chansons d'amour en mode "tu m'as trahie" alors que je n'avais jamais été amoureuse ! C'était plutôt bien réalisé.* »*

Touche-à-tout, Marcia a coréalisé le clip de *Prince de Saba* au Sénégal, où elle a habité un temps. Elle y a rencontré son mari, le trompettiste d'origine congolaise Manu Nzolani. « *Ma tendresse pour l'Afrique de l'Ouest vient de ma nounou malienne, qui est devenue une amie de ma mère et qui nous a invités au Mali* », raconte la jeune maman installée à Aubervilliers, en Seine-Saint-Denis.

Marcia a grandi dans la capitale jusqu'à l'âge de 6 ans. Quand ses parents se séparent, elle part vivre avec sa mère dans la campagne à 30 kilomètres de Grasse (Alpes-Maritimes). « *On était entourés de chèvres et d'ânes. J'ai passé des années magnifiques là-bas. Des musiciens du monde entier venaient séjourner chez nous. Et moi, je chantais du Beyoncé.* » À 15 ans, elle passe par la case rock au lycée et fait tourner les chapeaux dans les bars des villages avec son groupe Old Fifteen. Par la suite, elle s'essaye à la pop, en anglais. À 21 ans, « *après des petites études par-ci par-là, notamment en sociologie* », elle dépose ses compositions sur SoundCloud. « *J'achetais des instrus sur YouTube et j'écrivais dessus. Et j'ai été repérée par Pierre-Gilles Dorison, qui est devenu mon manager.* » Puis elle a été choriste sur la tournée de son père, en 2016. « *Je m'occupais aussi du merchandising, c'est très formateur. Mon père me donne plein de conseils et vient me voir en concert. Je pense que ça l'émeut de voir que ses deux filles font de la musique, car ma petite sœur de 23 ans fait du rap, son nom de scène, c'est Liouba.* »

« J'essaie de prendre et de donner un maximum de plaisir »

Aussi à l'aise dans les aigus que dans les graves, Marcia se délecte à moduler avec aisance l'intensité et le timbre de sa voix pénétrante. « *J'essaie de prendre et de donner un maximum de plaisir. Quand ça sort du corps et de l'esprit, ça devient un moment suspendu.* » Grande fan des polyphonies corses, elle a participé à des cours de chorale lyrique au Centre des arts de la scène, à Paris, ce qui explique l'omniprésence des chœurs dans son répertoire. « *La chorale permet de se faire une oreille, de travailler ses harmonies. Toutes ces octaves qui dansent ensemble, cette complétude, me procurent de la jouissance. C'est comme quelque chose de délicieux qui coule dans le gosier.* »

L'album qui l'inspire depuis la nuit des temps ? « *Il y en a deux : Trouble-Fête (Arthur H, 1996 – NDLR) et Champagne (Jacques Higelin, 1979 – NDLR). C'est vraiment une histoire qui est racontée, c'est du fantastique et, en même temps, c'est tellement facile de rentrer dedans.* »

Pas étonnant que la compositrice ait introduit des cris de dauphins sur son morceau final, *les Larmes du crocodile*. « *C'est littéralement la bande originale d'un rêve que je fais souvent : je suis sur un bateau, de nuit, je tombe à l'eau et, d'un coup, des animaux marins viennent danser autour de moi. J'ai essayé de traduire ça en ne me posant aucune limite sur les sonorités.* » Elle est libre, Marcia.

Marcia Higelin

Par La rédaction Gala



Nom usuelHigelin

Prénom usuelMarcia

Nationalité(s)Française

Métier(s)Chanteuse

Marcia Higelin Capture d'écran Instagram

Petite-fille de Jacques Higelin, Marcia Higelin est née à Paris. **Issue d'une famille musicienne, elle est la fille du chanteur Arthur H et de la bassiste Alexandra Mikhalkova.** Elle a une soeur prénommée Alma (Liouba de son nom de scène). Son enfance est marquée par la séparation de ses parents lorsqu'elle a 6 ans. Elle part vivre avec sa mère dans le sud de la France, près de Grasse. bercée dans un univers musical, elle écrit ses premiers textes de chansons à l'adolescence. A 15 ans, elle chante dans un groupe baptisé *Old Fifteen*, et se produit dans les bars de la région.

Elle entame des études de sociologie, tout en continuant de se consacrer à sa passion, la musique. Elle publie ses compositions sur des plateformes musicales. Un jour, elle est remarquée par Pierre-Gilles Dorison, qui devient son manager. En 2016, elle travaille avec son père Arthur H, et l'accompagne sur une tournée comme choriste.

En mai 2022, elle publie son premier EP, *Prince de plomb*, et entame une série de concerts à partir du mois de juin.

Côté vie privée, elle est mariée à Manu Nzolani, un musicien d'origine congolaise, qu'elle a rencontré au Sénégal.

Dans la famille Higelin, Marcia, partage son nouveau titre "Plus jamais bleu"

Publié le 18/10/2025



EnregistrerPartager

Trois ans après un premier EP remarqué, Marcia, la fille du chanteur Arthur H et la nièce d'Izia Higelin, revient avec un nouveau morceau, et confirme tout le talent qu'elle possède, hérité d'une incroyable famille de musiciens. Portrait d'une artiste qui se sait attendue au tournant.

La famille Higelin et la musique, c'est une grande histoire d'amour. De Jacques Higelin à Izia Higelin en passant par Arthur H et Maya Barsony, pratiquement tous ses membres ont attrapé le virus de la scène, tandis que d'autres ont embrassé un autre type de carrière artistique, avec le cinéma pour Kên Higelin et [Kim Higelin](#).

Née en 1994, Marcia Higelin (et MARCIA pour la scène), fille d'Arthur H et de la bassiste Alexandra Mikhalkova, s'est elle aussi, jetée à corps perdu dans la musique. Elle revient aujourd'hui avec un nouveau titre, *Plus jamais bleu (ou les ressentiments d'une idéaliste privilégiée en dep)*, trois ans après un premier EP. Portrait.

Une enfance biberonnée à la musique

Marcia a grandi à Paris jusqu'à l'âge de six ans, avant de partir avec sa mère dans la campagne à trente kilomètres de Grasse, dans les Alpes-Maritimes. **Elle passe son enfance à écouter de la musique**, et ne se cantonne pas à un seul genre : jazz, blues, fado, pratiquement tout y passe. Très rapidement, le virus de la musique et trop fort, et Marcia forme son premier groupe de rock à l'âge de 15 ans, Old Fifteen.

Un destin similaire à ses parents et à sa nièce, mais qui est venu très naturellement. "Il y a un rapport très sain avec ça dans la famille, expliqua-t-elle dans une interview accordée au site Just Music en 2022. Je pense que je le suis devenue pour cette raison, car c'était naturel chez nous. Mon père faisait tout le temps de la musique, ma mère également **donc c'est devenu une partie intégrante de mon quotidien**".

Des chansons à cœur ouvert

Choriste pour son père, MARCIA continue d'écrire des chansons dans son coin. En 2022, elle publie son premier EP, intitulé *Prince de plomb*, qui traite d'une rupture amoureuse particulièrement douloureuse, et qui évoque également la dépendance affective.

"On est trop conditionnés pour ne pas fantasmer sur l'autre, du coup on se fait des films. Et tout ça, **c'est du désespoir**, confiait-elle à l'Humanité au moment de la sortie du projet. Je crois qu'on est nombreux à avoir vécu ces moments d'illusions. Aujourd'hui, j'en suis sortie".

Avec *Plus jamais bleu (ou les ressentiments d'une idéaliste privilégiée en dep)*, accompagnée d'un piano, Marcia chante à nouveau ses tourments personnels, avec une grande sincérité et une voix aussi à l'aise dans les aigus que dans les graves. "J'essaie de prendre et de donner un maximum de plaisir, expliqua-t-elle à propos de sa voix dans l'Humanité. Quand ça sort du corps et de l'esprit, ça devient un moment suspendu".

Marcia où la troisième génération Higelin

Musique. Pianiste, autrice-compositrice et chanteuse, Marcia Higelin a sorti un premier mini-album à découvrir.



Marcia Higelin : « J'ai besoin d'un piano dans ma vie. » | BILAL MOUSSA

[Ouest-France](#)

[Michel Troadec.](#)

Marcia Higelin, 27 ans, nous reçoit au bar des Trois Baudets à Paris, salle mythique de la chanson française, créée par Jacques Canetti, soutien majeur des débuts de Jacques Higelin dans les années 1960. « **Une belle scène. Et, symboliquement, chanter ici, c'était fort pour moi.** »

Un mini-album

La petite-fille de Jacques Higelin, fille d'Arthur H, est enjouée, spontanée. Elle a sorti, avant l'été, un mini-album de six titres dont elle signe les textes, la musique, la co-réalisation. Des histoires d'amour qu'elle interprète au piano, avec force, sensibilité, gravité aussi, des chœurs en soutien.

« *Tu m'as dit du n'importe quoi/c'est du, oh, du blablalbla...* », proteste-t-elle dans la chanson *Prince de Saba...* Avant de balayer, dans le titre suivant, cette histoire d'amour finissante : « *J'ai eu beau ne pas avoir couru/J'ai eu beau avoir les deux pieds nus/Jamais il ne me rattrapera...* »

« Le piano, c'est papa »

« Le piano, c'est papa... Un son qui m'entoure depuis toujours, dans lequel j'ai été submergée. J'ai besoin d'un piano dans ma vie. C'est synonyme d'expression, d'improvisation, d'émotions. C'est aussi le calme avant la tempête. Quant aux chœurs, j'aime en avoir. J'ai très très envie de chanter avec des chœurs corses ! Dans la voix, il y a quelque chose d'absolu. »

Marcia a commencé à écrire en anglais. Et puis, un jour, elle a essayé dans sa langue maternelle : **« Cela a été plus facile que je ne le pensais, révélateur même. »**

Dans la chanson française, elle dit sentir un **« pouvoir magique. On peut, grâce à la chanson, transcender une expérience, un message, une émotion, c'est quelque chose de spirituel. »**

« Ce disque a été fait dans ma chambre »

Et si Marcia ne propose aujourd'hui que six titres, c'est que l'histoire du *Prince de plomb*, un ancien amoureux, devait s'en tenir là, juste en piano-voix. **« Ce disque a été fait dans ma chambre. Pour le premier album, j'ai vraiment envie d'être entourée. Et puis surtout, ne pas écrire sur le même sujet... »**

MARCIA (Higelin) : Une fille de pas comme les autres

Décidément, la famille Higelin ne manque pas de talents. Après Jacques Higelin (le grand-père), Arthur H (le fils) et [Izia](#) (la fille), c'est au tour de Marcia (la petite fille) de se lancer dans la musique. Dans les pas de ses aînés qu'elle admire et respecte sans pour autant avoir ressenti l'obligation de suivre leurs pas, l'artiste débarque avec "Plus Jamais Bleu" et "Athena", les premiers extraits d'un album prévu pour 2026.



Marcia Higelin : les débuts timides

En 2022, c'est sous son véritable patronyme que Marcia Higelin lançait son premier EP, "Prince de Plomb". Brut et sensible, le projet avait été pensé comme un journal intime dans lequel l'artiste, alors âgée de 28 ans, posait déjà les bases de son univers. Pudique, intense et poétique, "Prince de Plomb" avait pour thème la fragilité et les blessures sentimentales qui se dévoilent avec la maturité. Certainement trop intime, l'EP est passé inaperçu et aujourd'hui, il n'est même plus disponible sur les plateformes de streaming. À l'époque, Marcia Higelin avait préféré tracer sa route en choisissant des médias indépendants pour faire sa promo car elle cherchait surtout à être écoutée et entendue pour ce qu'elle avait à proposer et non pour son héritage familial. Dans une industrie, où il est plus facile d'avancer lorsque l'on a les connexions, Marcia Higelin avait sans doute voulu éviter les étiquettes et les raccourcis qui l'auraient réduite à son simple nom de famille.

Se trouver pour libérer

En 2025, trois ans après son premier EP, Marcia Higelin a délaissé son patronyme trop célèbre. Souhaitant repartir de zéro, la chanteuse de 31 ans évolue désormais simplement en tant que MARCIA. Toujours intimiste mais plus lumineuse, elle confectionne actuellement un premier album qu'elle dirige

en toute indépendance, loin des sentiers tracés par les siens. Paru en octobre 2025, son premier single *"Plus Jamais Bleu"* a d'ailleurs pour sous-titre sur les plateformes de streaming (*"les ressentiments d'une idéaliste privilégiée en dép"*). Bourrés de second degré, ces quelques mots supplémentaires font directement référence à sa condition d'artiste consciente d'avoir des privilèges. Ici, la fille d'Arthur H souhaite plus que jamais désamorcer les critiques mais musicalement, elle n'a pas à rougir de son art car sa plume et son grain de voix singulier font d'elle une artiste à part entière qui ne manque pas d'authenticité. Ainsi, après la douceur lumineuse de *"Plus Jamais Bleu"*, c'est l'audacieux et féministe *"Athena"* qui vient compléter sa palette de possibilités. Sur ce titre, Marcia se présente libre et décomplexée, une recette qui pourrait bien permettre à sa musique de prendre plus de place sur la scène musicale française dans les mois à venir...

